

IV

*Histoire ancienne*]

Si vous avez lu les *Grandes Dames*, vous n'avez peut-être pas oublié l'histoire de celle qu'on avait surnommée la *Femme de Neige*. Octave de Parisis l'avait rencontrée un soir au concert des Champs-Élysées dans sa blancheur éclatante marchant seule avec sa rêverie. Elle avait « le charme pénétrant, la douceur fuyante, la morbidesse corrégiennne des femmes qui ont hanté la neige. » Le duc de Parisis fut un coup de soleil sur cette neige fondante; elle aussi fut soudainement séduite par Parisis, mais ce fut alors qu'elle eut la nostalgie de la neige. Il lui semblait qu'elle ne

laverait son péché que dans une avalanche. Elle était repartie pour Christiana, pour plus loin encore, le château de Thorshawen, surnommé le château du Diable. Mais on n'a pas si bon marché du souvenir d'un premier amant, surtout quand le premier amant s'appelle Octave de Parisis. Elle le regretta, elle s'acharna à sa pensée, elle lui écrivit en prose et en vers, jusqu'au jour où, déjà malade, elle vint à Ems comme conduite par la main providentielle, puisqu'elle arriva la nuit même du drame. Elle revit son amant tout ensanglanté dans les bras de sa jeune femme.

Ce fut grâce à elle si le duc de Parisis survécut. Certes il fallait à Octave le baume d'un amour ancien et nouveau pour fermer des blessures mortelles.

Éva fit un prodige en le séparant ainsi de cette Geneviève adorée qu'il voulait suivre dans le tombeau. Mais l'amour de la vie est si vif devant la mort que le duc de Parisis se tourna vers la lumière avec la vague espérance d'une vie nouvelle, non pas dans l'autre monde, mais dans celui-ci.

Combien qui le condamneront, mais com-

bien qui s'avouèrent tout bas que la tombe est noire ! Suivre une femme dans la mort, ce n'est pas la sauver; lui survivre n'est-ce pas vivre en elle et pour elle ? Du moins c'est le premier cri.

Le duc de Parisis fut longtemps penché vers le souvenir de Geneviève, toujours malade, toujours mourant. Mais sa robuste constitution le retint. Il s'habitua mollement aux douceurs de la vie à deux dans les solitudes du château de Thorshawen.

Il se passionna presque pour cette nature du Nord, où l'hiver a des majestés incomparables. Il aima bien vite cette souveraine mélancolie des neiges éternelles, des lacs glacés, des forêts centenaires, ces orgues primitives où le vent joue les symphonies les plus terribles et les plus douces. Pour cet esprit ardent et curieux, une nouvelle nature était une étude nouvelle.

Éva était bien la femme de résurrection; elle ne riait jamais. La joie se trahissait à peine par un demi-sourire, son âme n'apparaissait qu'à travers les nuages. Il semblait, quelle que fût sa quiétude, que le pressenti-

ment de sa mort prochaine s'exprimât toujours sur sa figure. Elle portait le deuil en blanc, mais elle portait le deuil de sa jeunesse, qui allait descendre au tombeau.

Quand elle était venue à Ems, ç'avait été pour prendre les eaux après une bronchite aiguë, mais elle était partie pour emmener Octave à Thorshawen, ne songeant plus à elle, toute à Parisis.

On avait vécu presque heureux pendant près de six mois au château du Diable. Je dis presque heureux parce que ni lui ni elle ne pouvaient s'oublier dans un bonheur parfait. Lui s'éloignait à peine de la mort, tandis qu'elle s'en approchait de jour en jour.

Tout amour a ses nuages, surtout quand des hommes comme Parisis sont les amoureux.

Un jour qu'il chassait dans les grands bois, il s'égara. Vieille histoire toujours nouvelle. Le soir la comtesse de Thorshawen attendit Parisis avec la plus vive inquiétude. Que lui était-il arrivé !

En Norwége, quand on s'égare, on peut trouver un château hospitalier. Près de la cas-

cade de Léer, le petit château rustique de Havoë profilait son architecture dans les sapins. Dans ce petit château il y avait quatre jeunes filles. Parisis était allé frapper à la porte pour demander son chemin.

La mère, qui avait vécu en France et qui avait encore quelques prétentions pour les aventures, lui dit qu'il était dans son chemin et qu'elle ne lui permettrait pas, par une nuit si sombre, de retourner à Thorshawen. Il la remercia de tant de grâce. Mais, après avoir quelque peu causé avec elle et avec ses filles, il demanda un guide et s'en alla en promettant de revenir. On s'ennuyait tant à Havoë!

Il revint en effet, une fois, puis deux fois, puis trois fois. Il ne se laissa pas prendre à la mère, mais il remarqua une des filles, la troisième, un chef-d'œuvre de beauté délicate et suave, une âme plus qu'un corps, une vision poétique. Elle même se prit à lui avec toute la violence du feu. Elle se jeta dans ses bras un jour qu'il se trouvait seul avec elle. Il sentit les flammes d'un premier amour courir autour de lui.

On sait que le grand jeu de Parisis était

toujours de fuir les femmes dès qu'elles voulaient courir après lui. Cette fois il jeta de l'eau sur le feu, mais le feu brûla toujours. Il ne voulait pas aimer cette jeune fille, il ne l'aimait pas, mais il avait peur de l'aimer. Elle éveillait en lui je ne sais quel sentiment inconnu jusque-là, tout à la fois virginal et fraternel.

— Ah! s'écria-t-il un jour en la voyant pleurer, pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas donné une sœur?

Cette jeune fille se nommait Émilie. Le duc de Parisis l'avait troublée à ce point qu'un jour, ne le voyant pas venir chez sa mère, elle se hasarda jusqu'au château de Thorshawen. Elle avait vu deux ou trois fois la comtesse, elle inventa une fable pour être accueillie.

La comtesse fut jalouse. Elle vit bien que la pauvre enfant venait pour Parisis et non pour elle. Elle l'interrogea d'une bouche sympathique. Émilie se mit à pleurer et lui dit qu'elle voulait aller dans un couvent de France.

Parisis survint alors. La comtesse le laissa seul avec la jeune fille, en lui disant :

— Réparez le mal que vous avez fait.

Comment Parisis répara-t-il le mal qu'il avait fait?

Ce qui est certain, c'est que la jeune fille disparut du château de Havoë, pour aller au couvent sans doute.

La comtesse de Thorshawen ne songea plus à cet accident dans la sérénité amoureuse de sa vie avec Octave. Elle continua à être pour lui la femme de toutes les heures. Elle souffrit de sa bronchite, mais elle cachait son mal par un divin sourire.

Il aimait la musique, Ève lui jouait tous les chefs-d'œuvre allemands. Il ne parlait jamais de Paris. Il ne faisait pas de façons pour être de moitié dans la vie princière de la comtesse. Comme elle le savait riche, il n'eut même pas à lui parler de ces choses-là.

Ce n'était pas l'argent qui inquiétait Ève : elle souffrit profondément et silencieusement d'avoir abdiqué tout sentiment de vertu dans son pays, presque dans sa famille.

On parla beaucoup à Christiana de la singulière manière de vivre de cette belle fille qui donnait ainsi l'hospitalité à un homme de bonne mine, mais qui ne montrait pas ses

parchemins. Et quand même il eût dit son nom, Eve n'en eût pas moins été condamnée.

Mais elle avait fait tous les sacrifices. Elle avait peur de mourir bientôt : que lui importait le monde, pourvu que son amant lui restât ? Hélas ! il devait bientôt lui rester si peu.

La Femme de Neige avait eu à Paris la nostalgie de la neige. A Christiana et au château du Diable, Octave de Parisis eut bientôt la nostalgie du soleil.

Quoiqu'il se fût juré à lui-même de ne jamais reparaître à Paris, d'être un homme nouveau dans une vie nouvelle, à peu près comme s'il eût traversé le tombeau et qu'il se fût réveillé dans un autre monde, il se décida à renouer la chaîne d'or et de fer qu'il avait brisée à Ems.

Même dans le château du Diable, cette douce prison de neige, la solitude des solitudes, il lui était venu çà et là des échos de Paris. Il avait appris, par un journal de sport, que ses amis continuaient à vivre dans leurs folies ; il s'était d'abord jugé bien heureux de ne plus être de ce vain monde où le cœur et l'esprit n'ont pas une heure de bonne foi. Mais, peu à peu, il